

Témoignage de Patricia :

« Dans un dépliant, pris dans la salle d'attente de mon médecin, on pouvait lire : “Le virus de l'hépatite B est cent fois plus contagieux que le sida, il tue plus de personnes en un jour que le sida en un an, soit 2 millions de décès par an dans le monde. C'est la deuxième cause de cancer après le tabac. Il se transmet par voie sexuelle, le sang, se trouve dans la sueur, la salive et les larmes.” Ma mère avait contracté l'hépatite B. Aussi, en 1996, avec Georges, mon mari, nous avons sauté le pas. Ces arguments rendaient pour nous la vaccination évidente, j'aurais pu boire dans son verre, prendre sa fourchette par inadvertance... Cet argument relatif à la salive comme vecteur important de contamination sera finalement démenti par Bernard Kouchner, secrétaire d'État à la Santé, le 21 mars 1998, à l'occasion d'une conférence de presse.

Trop tard... En janvier 1996, nous avons reçu une première injection, suivie de deux autres, en février et en octobre. Inquiétés par les arguments effrayants dispensés par notre ministre, nous avons agi comme il se devait. Et puis, je n'avais aucune envie d'attraper cette cochonnerie d'hépatite », poursuit Patricia.

Quelques mois plus tard, elle commence à ressentir des douleurs aiguës dans les bras, puis dans les jambes, une fatigue intense : « Depuis quatorze ans, je fonctionne comme une pile qui se décharge très vite, explique Patricia, diagnostiquée pour une Myofasciite à Macrophages, maladie émergente liée à la présence d'aluminium dans le vaccin contre l'hépatite B notamment. En février 2000, une très violente crise d'épuisement m'a clouée au lit. Je ne parvenais plus à marcher, manger ou même parler. Depuis, mes muscles et mes articulations me font atrocement souffrir. Au bout de quelque temps, des problèmes d'élocution et de mémoire se sont ajoutés, et s'accroissent au fil des années.

Aujourd'hui, je n'ai plus que trois heures d'autonomie par jour. Mes après-midi se résument à de longues siestes, je tombe dans des sommeils profonds. Lorsque je suis en crise, je ne peux plus écrire sans faire de fautes ou sans oublier des mots. Les gestes simples deviennent un calvaire : faire les lacets de mes chaussures, éplucher mes légumes, ouvrir une boîte de conserve, brosser mes dents est un supplice... J'ai cessé de conduire car je n'ai plus l'attention requise, j'oublie où je suis, ce que je fais. Comptable de profession, j'ai été contrainte d'abandonner mon travail en 2001. Aujourd'hui, à 54 ans, je vis comme une retraitée, comptant mon énergie, planifiant mes journées et tentant de gérer un corps profondément douloureux. »

Extrait du livre de Virginie BELLE (Quand l'aluminium nous empoisonne - éd. Max Milo).